homme politique, il n'a été journaliste qu'un instant, et, à part cela, n'a jamais été mêlé à la vie publique. Pendant les périodes de sa vie où l'on n'a pas de lettres de lui, on ne sait pas ce qu'il est devenu, ni ce qu'il a pensé. Aussi ne peut-on pas le situer alors dans son temps, et l'y montrer en action. M. Gerhard Gran a donné, du mouvement des idées en Norvège à l'époque de Kielland, des résumés vivants, où toutes les manifestations essentielles sont mentionnées selon la proportion de l'importance qu'elles ont prise au moment même; mais il observe lui-même que Kielland en était absent. Décidément, ce grand propagandiste était uniquement un écrivain.

Les anthologies françaises de M. Reidar Œksnevad ont obtenu un joli succès, et il les continue. Cette fois, il s'agit de la **Philosophie française de l'amour**, qui forme suite à ses *Pensées françaises sur les femmes et l'amour*. Dans ce nouveau volume, il donne des extraits de quelques auteurs anciens qu'il avait jusqu'ici négligés ou dont il a voulu donner un choix plus complet, et aborde ensuite les écrivains du XIXe siècle, pour arriver jusqu'à ceux d'aujourd'hui. La liste n'est pas nombreuse : Balzac, Daniel Stern, Barbey d'Aurevilly, Paul Bourget, Georges Courteline, P.-J. Toulet, Claude Anet, Etienne Rey. On pourrait se livrer au petit jeu de demander à de grands liseurs quels noms ils proposent pour une anthologie de ce genre parmi les auteurs de ces cent dernières années : les huit écrivains le plus souvent désignés formeraient sans doute une liste bien différente de celle-là. On s'étonne, on particulier, de voir Stendhal omis. Mais M. Œksnevad n'a fait précéder son anthologie d'aucune introduction, et il pourra compléter sa collection. Il suffit que ces traductions très soignées et bien groupées, tantôt de maximes, tantôt de passages un peu plus longs en manière de portraits, soient d'une lecture attachante. M. Œksnevad se plaît à faire regretter qu'il ne se soit pas étendu davantage.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Nation. — Le jubilé du *Noumas*. — G. Drossinis : *Ersi*, Sidéris, Athènes. — Th. N. Synadinos : *To Ellinikò Tragoudi*, « Akropolis », Athènes. — Stephanos Xanthoudidis : *Fortounatos*, comédie crétoise de M. A. Foscolo, Eleftheroudakis, Athènes. — Mémento.

Comme préambule aux réflexions d'ordre purement intellec-

tuel qui vont suivre, il n'est peut-être pas sans intérêt de répéter ici, au regard des événements de l'heure présente, que **la Nation** est tout autre chose que ce que peuvent croire les Turcs : un groupe d'hommes qui attaque ou qui se défend. La *nation*, au contraire, est une conscience collective, œuvrant séculairement dans le sens et au profit d'un idéal déterminé de culture. Constituée, affermie et développée par une série d'efforts et d'épreuves, elle peut être recépée au ras du sol, comme l'arbre orgueilleux que tranche la cognée du bûcheron ; le premier soleil favorable excite la poussée de nouvelles tiges.

Ainsi de l'Hellénisme. Sa crise de résurrection n'est pas faite seulement d'une question de frontières ou d'irrédentisme ; elle est organique et intérieure en même temps ; elle impose l'analyse et la filtration d'idées neuves, en conformité de conjonctures imprévues. Comme tel, l'Hellénisme a sa part de travail dans l'élaboration du monde intellectuel et moral d'aujourd'hui et de demain. Pour lui tout est épreuve et lutte sans répit. C'est pourquoi la lecture des *Portraits littéraires* de M. D. Tangopoulos est particulièrement passionnante ; ils font revivre sous nos yeux les grands protagonistes de la révolution linguistique, qui déroule, depuis un tiers de siècle, ses péripéties, et qui ne peut trouver sa solution logique qu'à la faveur d'une transformation progressive et radicale de l'âme grecque.

Dans le combat qui se poursuit, le *Noumas*, qui fêtait récemment ses vingt années d'existence, a joué un rôle presque décisif, auquel M. Clément, l'éminent traducteur français de Palamas, a voulu dans sa préface rendre le plus juste des hommages. **Le jubilé du Noumas** a provoqué d'instructives manifestations oratoires ou de presse, dont la teneur a été recueillie et publiée dans une brochure spéciale. Tout ce qui compte actuellement dans les Lettres helléniques, voire dans la Science et dans l'Art de la Grèce nouvelle, est passé depuis vingt ans par les colonnes du *Noumas*. Il était réservé à la voix autorisée du grand poète Costis Palamas de le redire.

Se plaçant résolument au-dessus des partis et des sectes, et pénétré de la sainteté de l'Art, dont l'incarnation suprême est la Poésie, Palamas a lumineusement montré que le tenace effort du *Noumas*, luttant pour permettre au peuple grec d'écrire la langue qu'il parle quotidiennement, vise uniquement la restauration

d'une culture proprement nationale et humaine. Et il n'est pas d'idéal plus noble, plus large, mieux conforme aux aspirations de notre époque.

Avec esprit et bonhomie, M. Vontiéridis évoque les premières années du *Noumas* ; il conte les difficultés matérielles et morales, les arrêts de croissance, les attaques et les calomnies dont le vaillant organe fut l'objet, l'ardente foi de ses promoteurs, leur sérénité dans la lutte ; M. Rigas Golfis insiste sur l'efficacité des armes que vient leur fournir la satire, quand un Mistriotis accusait les démotisants de trahir « la patrie, la religion et la famille ». M. Costas Paroritis analyse les idées directrices du *Noumas*, dont l'œuvre n'est pas seulement littéraire, mais aussi politique et sociale. La portée pédagogique de son action est affirmée judicieusement par M. Glinos, et le théâtre de M. D. Tangopoulos a depuis longtemps désigné le fondateur du *Noumas* comme un implacable ennemi de tous les préjugés. Le *Noumas* transformé va poursuivre courageusement sa carrière, sous la jeune direction de M. Panos Tangopoulos.

Citons en passant ces justes paroles du grammairien Philindas : « Vilaras fut le Moïse du Démoticisme ; Psichari en est le Messie : le *Noumas* est l'apôtre Paul. »

La bataille linguistique engagée en Grèce offre bien le même caractère que celle dont Vouk en Serbie dirigea les péripéties passionnées pour le triomphe du popularisme acquis dès 1860, et l'on peut s'étonner que la science d'un Psichari, le génie d'un Palamas, le talent de tant d'autres n'aient pas encore pu assurer en Grèce la défaite définitive du Purisme scolastique. Les combatifs dénonceront volontiers les méfaits de l'opportunisme ; en réalité, c'est l'appui officiel donné au Scolasticisme qu'il faut d'abord détruire, et le Scolasticisme tient toujours l'École, la Presse, l'Administration. En Serbie, lors de la réforme de Vouk, bien des choses étaient encore dans l'enfance. Pourtant, depuis une trentaine d'années, la Grèce littéraire ne compte guère que par ses œuvres en langue populaire, et nous y avons bien des fois insisté à cette place.

En 1888, Psichari détermina l'étendue du champ de bataille et précisa les positions. Son *Taxidi* annonciateur fut la graine d'où le *Noumas*, quinze ans plus tard, devait éclore. D'autres cependant avaient préparé le terrain, sinon au point de vue pure-

ment philologique et scientifique, du moins au point de vue littéraire. Bikélas avait enseigné à ses compatriotes les beautés de la terre hellénique. Les nouvelles générations allaient s'inspirer des mœurs, des légendes et des paysages. A ce titre, les mérites d'un Georges Drossinis, dont la carrière, parallèle à celle de Palamas, débute en même temps, demeurent incomparables. Son passage à la *Hestia* marqua un sérieux pas en avant, et il contribua largement par son exemple à mettre à la mode la littérature de terroir en prose et en vers, telle que l'ont illustrée les Krystallis, les Christovassilis, les Ephtaliotis, les Vlakhoyannis, les Karkavitisas. Issu d'une famille rouméliote, Drossinis connaît à merveille la vie des paysans de Thessalie. C'est la veine qu'il a exploitée avec le plus de bonheur, de charme et de grâce. Renonçant toutefois en partie à l'impressionnisme idyllique, il a donné à ses dernières œuvres un tour plus subjectif. Influencé quelque peu, semble-t-il, par le D'Annunzio de la *Ville Morte* et des *Vierges aux Rochers*, il divise en deux parties aux titres symboliques (*Charites, Erynnies*) son roman récemment paru, **Ersi**, où il transpose, avec une incomparable élégance de forme et de pensée, les pulsations de sa propre âme.

M. Drossini est bien l'une des grandes figures de la renaissance littéraire néo-grecque.

Le personnage de l'archéologue est à rapprocher de celui dont Karkavitsas nous a laissé la forte image ; la comparaison permet d'apprécier les oppositions fondamentales de tempérament qui distinguent les deux écrivains... Hélas ! Karkavitsas, l'auteur applaudi des plus intenses récits de mer dont s'honore la Grèce moderne, vient de disparaître. Aussi bien avait-il depuis longtemps cessé d'écrire. Peintre minutieux et réaliste de milieux rustiques ou miséreux, comme dans *le Mendiant*; il n'a rien d'un penseur et ne réussit guère à s'élever du particulier au général. C'est pourquoi il a échoué en partie dans l'*Archéologue*. Karkavitsas n'était pas fait pour le symbole.

En vérité, toutes les sources de rajeunissement sont dans le peuple, dans l'étude attentive de son âme et de son génie, dans les trésors traditionnels dont il se fait instinctivement le gardien. Chaque groupe humain aspire aujourd'hui à se créer une culture propre, à l'aide d'un esprit résolument moderne et qui appartienne à l'humanité entière. Chaque art ainsi se renouvelle, en repre-

nant contact avec le sol ancestral. La musique, art universel d'apparence, n'échappe pas à cette loi, et M. Théodore Synadinos vient de le montrer avec autorité dans les cinq magistrales conférences qu'il réunit sous ce titre significatif: **La Chanson grecque**. Examinant tour à tour, au regard de l'évolution de la musique vocale en Occident, *la Chanson populaire*, *la Chanson éducative*, *la Chanson pour le peuple*, *la Chanson heptanésienne*, *la Chanson d'art*, il signale les progrès et les erreurs, désigne la voie à suivre dans le sens national. Rien ne dure qui n'exprime une âme. M. Synadinos pense juste et fait preuve, par ailleurs, d'une très réelle érudition. C'est à la source populaire que les musiciens doivent retourner puiser, eux aussi. Seules les pensées d'avenir conditionnent l'étude intelligente du passé. Celle-ci alors devient passionnante. Lorsque le désastre turc s'abattit en 1669 sur la Crète vénitienne, celle-ci était en pleine floraison littéraire. De cette floraison MM. Sathas et Legrand nous ont révélé naguère les trésors principaux. L'éminent éditeur critique de l'*Erotocritos* nous donne aujourd'hui, d'après le manuscrit même laissé par l'auteur, la belle comédie inédite de Marc Antoine Foscolo, écrite en 1669, **Fortounaos**, œuvre puissante, pleine de verve satirique, aux caractères pris sur le vif (le *pédant*, le *matamore*) tout imprégnée, certes, d'influence italienne, mais essentiellement grecque et crétoise par la langue, l'atmosphère, le tour d'esprit. La pièce est en cinq actes et en vers politiques rimés, avec quatre intermèdes mythologiques des plus curieux. Le commentaire initial de M. Xanthoudidis sur les origines du poète et le caractère de l'œuvre porte la marque précieuse du vrai savoir et de la mesure. L'Hellénisme a été et demeure une grande force intellectuelle humaine.

Mémento. — M. Jean Polémis, gracieux poète épris de formes pures baignées de calme songe, nous offre sa huitième gerbe lyrique : *Hespérinos*. L'artiste affirme une fois de plus ses brillantes qualités, moins l'audace. A la perfection verbale des *Bas-reliefs* nous préférons les courtes prières, *Sentiers*, où le cœur parle davantage, et certains apologues élégiaques.

Un relent de romantisme heptanésien persiste aux pages d' *Itiès kai Daphnès* (Saules et Lauriers) de M. Gerasimos Spatalas : Il y a une véritable originalité de conception dans le poème du *Corbeau*, de l'émotion et de la grâce dans les souvenirs du pays natal et les impressions de nature. Avec son nouveau recueil *I Kardia mé ta phidia* (Le Cœur

et les serpents) M. Thanassis Kyriazis, chantre nostalgique de vers mélodieux, colorés et pleins de sentiment, est en train de conquérir l'une des premières places parmi les poètes de sa génération. Moins de force et de nouveauté dans les *Thliména Loghia* de M. Andréas Loïzos, mais de belles promesses. Citons encore *Phos*, *Phones hai Myra*, de M. Pervolarakis, d'où jaillissent de vives étincelles généreuses. Méditations passionnées d'un homme moderne. Des pièces comme *Amour*, *Mystère*, *Existence*, *A mes Parents* retiennent fortement l'attention.

Nous eussions voulu parler également du poète zantiote Dem. Thérianos. C'est un beau talent. Il nous faut remettre à plus tard. Du côté des revues, signalons une judicieuse étude de M. Calogeropoulos à *Pinocothiki* sur le regretté poète et dramaturge Pol Dimitracopoulos (Pol Arcas), l'un des mieux doués de sa génération, et qui eut des étincelles de génie. A Alexandrie, *Néa Zoi*, avec de belles pages signées Costas Ouranis (étude sur le poète portugais Augusto Gil), M. Valsa, etc., reprend brillamment sa publication aux côtés de *Grammata* qui devient bilingue. A Lixouri sous la direction de Denys Zakythidos, *Promethéas* devient l'organe d'un groupe de jeunes. De bonnes références sur Avlikhos et Karkavitsas.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

Le tombeau de Tout-Ankh-Amon. — Les Hymnes de Khoun-Aton. — Les mystères égyptiens, grecs et chrétiens : Osiris, Adonis, Jésus. — Mémento.

Il est écrit au *Livre du sortir du jour*, qui est le *Livre des morts* : « Je fais connaître à l'Ouest les choses de l'Est. » N'est-ce pas l'Egypte elle-même qui parle ainsi ?

Voici qu'on mène grand bruit en occident autour de la découverte, aux environs de Thèbes, dans la vallée des Rois, du tombeau d'un pharaon de la XVIIIe dynastie : le roi Tout-Ankh-Amon. Cet hypogée, un ami qui a eu le privilège de le visiter m'en donne la description : c'est, dans un désordre pittoresque, tout un entassement de richesses insoupçonnées ; il a vu, intactes dans leurs enveloppes blanches, les provisions du mort, ses habits royaux, le trône qui porte, incrustée dans le lapis-lazzuli, l'image du monarque, les pliants d'ébène et d'ivoire, les sistres, les sandales, et ces trois lits de repos dorés qu'ornent des têtes de lion, de vache et de typhon ; il a vu, sculptées dans l'ébène, les effigies du Roi, chaussé de sandales d'or, tenant le sceptre et coiffé de l'Urœus ; il a vu les coffrets peints que décorent des scènes de chasse et de guerre, les coussins brodés de perles, les étoffes